

Chez les jeunes peintres noirs du Katanga

Dans l'avenue de Ruwé, bordée de jacarandas et de bungalows normands, de grands bâtiments gris bleu baignants dans la lumière. Sur la pelouse impeccablement tondu, une vingtaine de garçons blancs en short. Sauts, rires et cris.

Il est quatre heures et demie. C'est la fin de la leçon de gymnastique à l'Athénée d'Elisabethville.

- "L'Académie, s'il vous plait?" et un bras bronzé de nous indiquer une porte devant laquelle stationnent, luisantes, trois voitures américaines dernier modèle.

Passé un grand hall, un escalier d'où fusent des voix à la fois rauques et chantantes. Quelques adolescents noirs, en veste de tweed élimé, porte-document sous le bras, nous rassurent : "Oui, c'est au premier étage ; suivez l'escalier". "Nous venons de finir", ajoute l'un d'eux. "Comment, vous êtes aussi de l'Académie?" - un "Oui, Monsieur", lardé d'un fier sourire et d'un roulement d'yeux, et nous voilà certains d'être sur la bonne piste et aussi d'arriver trop tard.

Tant pis! Si nous manquons les peintres, resteront les tableaux. Hop! Montons!

Grande salle en béton blanchi à la chaux ; Partout des pupitres : sur les uns, courtauds et abandonnés, gisent encore pinceaux et tubes de couleur ; sur d'autres, plus hauts, se penchent les élèves du cours d'architecture. Car l'académie comprend aussi des classes de publicité, de céramique et de sculpture.

Mais, où est le peintre Moonens, qui, de ses propres moyens, a fondé cette école d'art, il y a déjà cinq ans?

Pas de doute, ce doit être lui, en veste de daim et en foulard rouge qui, en retrait de l'escalier, range des cartons sur

une table.

- "Mister Moonens, I présume?" disons-nous, à la Stanley.

- "Mais, vous arrivez quand mes élèves sont partis!"

- "Qu'importe! parlez-nous d'eux". Et les questions de crépiter.

D'abord combien y a-t-il de peintres? Vingt-six en tout. Dix-huit ici : ce sont les débutants ; et huit qui, après avoir terminé les trois années d'apprentissage, travaillent librement, sous un hangar de fortune, dans le jardin de Moonens. Ils forment une espèce de coopérative qui groupe en un fonds commun le produit de la vente de leurs tableaux.

Mais d'où viennent-ils? De la cité indigène d'Elisabethville.

Quoi! ces vingt-six garçons ont surgi du prolétariat noir entassé dans les petites maisons rouges et uniformes de la cité, bourrées d'enfants, de linge qui sèche et de bruits.

De cette cité où, depuis trente ans à peine, vit aux confins des chantiers et des usines, la première génération de noirs soumise aux mécaniques disciplines, après des siècles de cueillette et de chasse.

Dans la nuit des pénibles adaptations aux techniques d'un Occident d'importation, c'est comme une aube qui pointe aux horizons maculés dans cette démarche spontanée de ces vingt-six adolescents vers la création artistique. De ceux-là qui répètent, jour après jour, les mêmes gestes devant les mêmes machines, sont issus ceux-ci qui, dans la totale liberté des gestes, projettent sur des toiles les images qui sourdent en eux. C'est signe que la Cité est heureuse, car des artistes y sont nés.

Sont-ils fils de clercs ou d'artisans, élèves des Missions ou enfants de la rue? Pas de règle. Ils viennent de tous les milieux. Beaucoup travaillent comme aide-maçon ou apprenti-tailleur, pendant leur temps libre, pour s'offrir le luxe de produire autre chose que des briques ou des chemises de confection.

Une dame, visitant l'atelier-hangar des huit, s'étonna d'y rencontrer son boy jardinier qui ratissait ses allées trois fois par semaine ; incapable de planter des rosiers en respectant la géométrie, il ordonnait cependant, comme en se jouant, lignes et couleurs.

A quel âge débutent-ils ? A quatorze ou quinze ans. Point n'est besoin de leur apprendre les rudiments du dessin. Ils les possèdent déjà en arrivant, Moonens n'est point le maître dont les oeuvres sont copiées ou imitées, ni même le mentor qui initie aux techniques du passé. Pas de Picasso à la sauce noire ici ou de sous-produits de l'impressionnisme. On ne pastiche pas à l'Académie d'Elisabethville : on exprime. On ne répète pas : on dit.

Moonens n'entoure pas tant ses vingt-six élèves de conseils que de foi. Foi dans leurs possibilités de ramener à la surface et d'exprimer les merveilleuses images que le passé bantou leur a léguées...

Son rôle est d'encourager l'éclosion des personnalités, de dégager le vrai de l'artificiel, le vivant du factice, loin des styles en vogue, fussent-ils africains, et des tendances du jour, qu'elles soient archaïsantes ou d'avant-garde. Point de brides, ni d'oeillères, mais coudées franches et palettes libres.

Mais, que peignent ces adolescents que nous avons rencontrés dans l'escalier ? Des scènes de rue, des four» dégorgeant du métal en fusion ou des locomotives fonçant à travers la brousse? Non. Rien qui rappelle la ville ou l'influence de l'Occident.

A mesure que les toiles se déroulent et que les cartons se dévoilent, nous plongeons dans un univers disparu ; nous sommes en pleine forêt équatoriale, loin des usines de tôles et des buildings en béton. Plus de pétarades de moteurs ni même d'échos des blues de la Nouvelle-Orléans, mais un bruissement de feuilles et les timbres feutrés des forêts endormies.

Dans ce cadre sylvestre, tout un bestiaire apparaît. D'un arrière-plan moucheté, surgissent lions et poissons, phalènes et crocodiles, antilopes et aigles-pêcheurs, chacals et tortues. Toujours ce fond marbré qui remplit toute la toile ; chaque espace est rempli comme sur les boucliers des guerriers de jadis.

Pourquoi ce pointillé derrière les animaux du bestiaire bantou? Pourquoi ce tatouage du décor avant d'y faire évoluer les acteurs? Ne serait-ce pas réminiscence de cette forêt vierge où leurs ancêtres ont vécu avant que ne survienne l'Occident et ses sortilèges mécaniques? De cette forêt qui sommeille au tréfonds de l'âme noire, épaisse, feuillue, dévorée par les lianes, où la lumière ne perce que filtrée, estompant futaies et fourrés, pour n'en plus laisser paraître dans les aubes moites ou les crépuscules mauves, que des points brillants ou obscurs.

Non point cette forêt qui vient buter contre les villages d'aujourd'hui, souillée par les fumées de cheminées et la poussière que soulèvent "Ford" ou "Chevrolet", mais la forêt neuve et inviolée des premiers matins du monde vers laquelle rêves et pensées retournent par une démarche nostalgique d'autant plus présente qu'elle est devenue inaccessible.

Pour les uns, tels les Kasai, forêt paradisiaque d'où menaces et meurtres ont disparu. Un oiseau repose sur le dos d'un léopard. Le python monstrueux enroule ses lourds anneaux autour du cou démesuré de la girafe. Rien que paix et harmonie. D'énormes papillons blancs volètent autour de l'arbre de vie. Des poissons bleus évoluent dans les entrelacs d'algues glauques.

Pour les autres, tels les Bango-Bango du Maniéma et les Baluba de Mwanza, la crainte, dans la forêt, règne encore. C'est la lutte pour la vie. La nature est hostile. Comme dans les anciennes légendes, des fauves dévorateurs s'affrontent. Des poissons aux têtes de chat s'agrippent de leurs pattes en forme de pinces munies de dents. Des guerriers fantastiques avancent, lance à la main, contre d'invisibles ennemis.

Mais chez les uns et les autres, même stylisation dans l'organisation des formes et le jeu des couleurs, même sûreté du dessin.

Ces insectes gigantesques qui zèbrent de leurs formes géométriques le fond tacheté, il nous semble qu'ils viennent de passer sous nos yeux en vrombissant. Ils sont vivants, mais ils ne peuvent plus disparaître...

C'est le miracle de l'art qui arrache au temps le fugitif instant pour l'instaurer à l'abri des hasards cosmiques dans un présent immuable.

Ces bestiaires sont répétés inlassablement par les vingt-six peintres noirs de l'académie, toujours semblables, au premier abord, mais combien différents, en réalité, par l'éclairage, l'angle de visée, la disposition des masses colorées, lignes courbes, taches, languettes ou simples points esquissent des formes nouvelles et vivantes.

Pas d'émotion qui pointe, pas de ravissement devant la nature, mais cette sûre reconstruction des images, cette méthodique projection d'un monde englouti, sur toiles et cartons.

Revanche inconsciente contre le présent macadamisé ou reconquête d'un passé éventré par mines et carrières? Qu'importe la psychanalyse ! puisqu'il y a création d'un univers nouveau, par le truchement d'un art naïf en même temps que subtil ; puisqu'il y a expression libre et spontanée de l'âme noire par des moyens nouveaux loin de l'influence des féticheurs ou des missionnaires.

Mais (et il fallait aboutir à cette question) n'y a-t-il pas là art statique et conventionnel dont les infinies variations, si brillantes qu'elles soient, finiront par lui ôter force et vie? Vers quoi tendent ces peintres des bestiaires paradisiaques ou infernaux? Car la création artistique est tention vers un au-delà, encore voilé, recherche de formes encore insaisissables? Le terme de ce devenir dont les présentes murales ne sont que le premier signe visible? Comment répondre? Car répondre, serait imposer des directions à un mouvement jusqu'ici spontané, répondre serait forcer l'élan ou le fourvoyer.

C'est peut-être, en creusant encore, dans un dépouillement de plus en plus sévère, la veine présente, que richesse d'expression et renouvellement, seront assurés.

Déjà, en de certains dessins, s'esquisse une autre tendance. Plus d'arrière-plan en pointillés. D'un fond noir uni, sortent des personnages élastiques et disloqués, taillés en fil de fer, comme déhanchés par le rythme syncopé du jazz, dégagés de la pesanteur, le tout en des tons vifs et chauds. Même dans ce tableau d'une brasserie locale où toute la chaîne des opérations est reconstituée, depuis la mise en bouteilles jusqu'au chargement sur camion, on retrouve cet allègement du réel dans la stylisation évocatrice.

Caricature peut-être. Du Daumier à la bantoue. Mais ici comme dans les bestiaires, vision cosmique du monde dans l'instant happé et rendu universel.

Mais il se fait tard, et il nous faut quitter Moonens et les oeuvres si attachantes de la première génération noire née dans les cités industrielles du Congo.

Les apprentis-architectes sont toujours penchés sur leurs plans, compas et règle en main.

Sur la pelouse de l'Athénée, plus de gambades ni de cris, rien que des vols d'insectes dans les halos blêmes blottis autour des lampes au néon.

CHARLES GORGES